EXTRAIT DE L'OUVRAGE

Grossesse interrompue
Quand la mort nous dit la vie

DR

NATHALIE LANCELIN-HUIN

Nathalie Lancelin-Huin est psychologue spécialisée. Elle exerce en cabinet libéral ainsi qu'au Pôle Femme Mère Enfant du CHRA d'Annecy (c'est dans ce contexte qu'elle a mis en place un groupe de rencontres mensuelles pour les parents concernés par une grossesse interrompue). Passionnée par ce domaine en perpétuel mouvement qu'est la périnatalité, elle partage son expertise *via* la formation aux professionnels et des supports médias pour tous.

CHAPITRE « *LA TRAJECTOIRE MODIFIÉE* »

Le retour à domicile, c'est tout à la fois, retrouver une maison avec les repères d'avant et eux les parents qui ne sont plus les mêmes, et se réjouir de retrouver ce qui est stable et connu, un cocon. Ils étaient partis la veille ou l'avant-veille de chez eux, le ventre plein, à trois et voici que ce bébé n'est plus, n'est pas là et qu'ils rentrent sans lui à la maison. C'est pourquoi ils peuvent avoir autant envie que peur de rentrer. Envie parce qu'ils vont retrouver leurs repères. Peur parce qu'ils vont retrouver là-bas l'expression de leur bébé, leur maison étant déjà imprégnée de la venue de ce bébé, dans les actes ou dans les projets.

Ils avaient d'abord tellement rêvé du moment de sortir de la maternité avec leur petit, que cela se révèle compliqué de partir sans lui, croisant au passage des femmes enceintes et des poussettes. L'absence sur la banquette arrière se fait lourde. L'arrivée même à la maison peut être chargée de tristesse. Qui peut se rendre compte d'avoir à rentrer sans couffin et sans bébé dedans, et une fois arrivés d'avoir à se questionner sur que faire dudit couffin quand déjà il avait été acheté ? Des parents s'attristent de ne pas pouvoir faire visiter la maison et sa chambre, au bébé. Ils s'éprouvent douloureusement avec la distance entre ce qu'ils avaient rêvé et ce qui est finalement. L'envie se manifeste par le besoin vital de retrouver des repères, leur lit, leurs odeurs, une cuisine, leur rythme et surtout les bras de l'autre auprès duquel se blottir et s'endormir comme se réveiller. La maison se fait alors cocon bienfaisant.

Mais la matrice maternelle vide et le nid familial vacant peuvent participer à la présence en creux du bébé, que les mères cherchent et tracent.

Aussi quoique se sentant bien chez elles, elles ont mal, car l'enfant est partout, quand bien même il n'y avait pas encore de traces concrètes et matérielles. Et alors même que tout a envie et besoin de manifester des traces de lui, et que parallèlement ces rappels au bébé nourrissent la douleur si aiguë. Pour autant si sciemment certains parents expriment vouloir « *ne pas en rajouter, ne pas se faire mal pour rien* », « *devoir de toute façon passer à autre chose* », « *ne pas entretenir des choses malsaines et parfaitement inutiles* », il reste que ce travail de conscience ne s'arrête pas avec la fin biologiquement actée de la grossesse et que les mères principalement ne peuvent guère faire autrement que manifester leur enfant dans la matière : d'où les traces de lui effectives ou non, en creux et en plein, en freins et en déliés.

« Qui peut se rendre compte d'avoir à rentrer sans couffin et sans bébé dedans, et une fois arrivés d'avoir à se questionner sur que faire dudit couffin quand déjà il avait été acheté ? »

Cela se verbalise autour d'un espace pour lui *« chez nous »* et donc autour de la chambre virtuelle ou réelle, au risque sinon de se sentir *« l'abandonner encore une fois »* et soi de perdre pied.

Cela se raconte de même concernant ses petites affaires (petits jouets, doudou, vêtements, etc.), soit ce qui fait le plus grand bonheur de la majorité des mères en général en cours de grossesse.

Le doudou y tient une place toute particulière, il est connoté de tout l'affectif qu'il aurait eu et dû avoir. C'est pourquoi il est proposé aux parents d'en joindre un au bébé dès sa naissance et qui le suivra partout. Certaines femmes osent en parler évoquant : pour l'une qu'elle l'a acheté en double et dort avec le deuxième, ou que le second doudou est rangé dans une boîte à souvenirs avec les échographies et ses empreintes, ou que le mari d'une autre au retour d'un week-end avait remarqué que c'était la première fois depuis la mort de leur petit qu'elle n'avait pas dormi avec le doudou (qu'elle avait laissé auprès de son bébé les quelques jours de son séjour hospitalier pour l'imprégner de son odeur puis récupéré), et qu'il trouvait que *« c'était bon signe »*, elle, était dubitative.

Les grenouillères et autres pyjamas si évocateurs du poupon tiennent aussi une place intime pour les mères et soulèvent quelques problèmes relativement à la taille du petit d'homme. Pour l'accompagner en ses premiers jours, les parents vont souvent lui acheter un pyjama vue sa petite taille, les mères souhaitant garder les autres achetés préalablement *« à l'époque où tout se passait bien »* comme pour garder trace aussi de cette période qui a existé. Certaines tiennent à lui mettre le pyjama choisi avant le diagnostic mais choisi exprès pour lui et même s'il est trop grand parce qu'*« il reste son préféré »*. Des pyjamas rangés, il manquera à celles qui le nomment, *« ses nuits avec ses odeurs et ses réveils empreints de chaleur »* qu'auraient racontées ces pyjamas. C'est d'ailleurs ce qui fait probablement que les mères ne peuvent pas plus les donner que les jeter ou les remettre à un prochain enfant, *« trop intime »*, disent-elles.

Les petits joujoux parlent eux directement du plaisir, du jeu, de la découverte du monde du point de vue du bébé. C'est en cela que le doudou se différencie : il n'est pas le jeu, il est les câlins et la consolation, quand les joujoux sont le rapport à la vie et au jeu, de l'enfant. Tout ce qu'il ne vivra pas, ne connaîtra pas de son vivant.

Les pères en parlent davantage que des doudous semble-t-il, ce qui possiblement correspond davantage à l'âge auquel il s'implique davantage dans l'interaction avec leur bébé. L'un d'entre eux disait « c'est bête mais de toutes ses affaires que j'ai triées seul, c'est la seule chose dont je n'ai pas pu encore me défaire ». Un autre qu'il avait réinvesti la chambre du bébé et qu'il comptait en faire une salle de jeux pour tous les enfants qui viendraient chez eux, ceux des amis, de la famille et à venir de leur couple, avec notamment les jouets du bébé. Un dernier racontait qu'il était descendu au garage des semaines après, et qu'en bougeant des cartons, il avait entendu les grelots d'un jouet ; ce qui l'avait stoppé net et l'avait laissé seul, assis et en pleurs.

Et puis il y a la mosaïque des traces plus subtiles d'elle ou de lui.

À l'image d'une pilosité de soie, il y a les mèches de petits cheveux quand il est possible. Mèches infimes, petit grigri d'amour. Petites caresses de l'invisible, de la main maternelle qui ne réconfortera pas ce visage, cette petite tête à l'heure de s'endormir.

Il y a son bracelet de naissance, traces de sa naissance, signe du même accompagnement que tous les petits bébés. Mise au monde par une sage-femme qui l'acte dans l'écriture à cette occasion. Voir son prénom écrit noir sur blanc par une professionnelle de la naissance, un prénom qui ne sera que très rarement écrit à l'encre. Réminiscence d'une existence de ce bébé qui a porté ce

bracelet. Il y a les empreintes d'encre ou de plâtre, précieuse carte d'identité natale et existentielle. Il faut souligner que la créativité de cette proposition par l'équipe soignante, inspire de la créativité aux parents. Elle permet je crois une distance bienfaisante et non reliée au morbide, affiliée au monde enfantin (puisque c'est une pratique d'arts plastiques en cursus scolaire), un recours au symbolique. Des parents ont pu les utiliser pour leur faire-part de naissance et décès, ou pour un faire-part ultérieur à l'occasion d'une nouvelle naissance, les fondre à un tableau artistique figurant à la maison ou l'adjoindre aux mains des enfants de la fratrie reconstituant leur famille, pour faire office de photo pudique de lui à la maison, ou encore pour se faire faire un tatouage de la petite main sur un poitrail paternel juste à côté du cœur.

C'est très certainement la trace de lui la plus proche d'eux finalement, qui fait que les mères les touchent, apposent leur main sur la sienne ou viennent chercher l'acte inverse de réconfort et de présence.

Il y a les échographies, un instantané « du temps de l'insouciance et de la protection ». Elles rappellent aux femmes qu'elles ont bien été enceintes. Ce sont des photos d'un univers infiniment précieux, toujours fines dans le trait et de bonne qualité, contrairement aux photos faites après et pas toujours réussies. Il est vrai qu'elles ne figurent pas les couleurs vivantes et uniques de leur bébé, quand les parents ont pu le voir, mais elles ont le mérite de leur inconvénient car elles filtrent le visuel difficile et parfois prégnant. La forme et les contours précis, validés du médical, d'un univers béni, d'un temps révolu mais bien réel, sans le contenu réaliste et douloureux. Ceci fait souvent que les échographies restent précieuses pour les mères qui ont porté et parfois sont plus facilitantes que les photos qui ont pu être prises ultérieurement. Les photos prises par les équipes et les familles, sont sujettes à des projections plus affectivées et plus directes pour la mère, le père et pour leurs proches. Cela tient évidemment du regard de celui qui l'a pris (on sait bien par exemple à un mariage, qu'une même scène ne donnera pas la même photo, du fait de l'intention portée par le photographe et son angle de vue sur la scène), de la qualité de l'appareil et du tirage. Cela est déjà relié au fait qu'ils l'auront vu(e) le jour même ou pas. Cela tient aussi à la distance qu'il y aura, avec d'une part le jour même où ils rencontraient leur bébé et la disposition intérieure ou l'altitude devrais-je dire qui était la leur (*« yeux de l'amour »*), et d'autre part le regard posé par la photo sur ce bébé (*« il a l'air si paisible quand je regarde cette photo »* ou inversement *« je n'aime pas du tout la position qu'il a, jambes écartées sur le dos, je ne retrouve pas mon bébé sur cette photo »*). Plus la distance sera grande, plus la photo sera douloureuse mais restera précieuse en tant que trace humaine, reconnue et indiscutable.

Autres traces éminemment sociales, les papiers administratifs. Ils peuvent se révéler tour à tour figés avec des parents qui peinent à comprendre que *« à 2 jours près, leur bébé aurait eu 22 semaines »* et ainsi le droit de figurer sur le livret de famille, que sur les papiers il est stipulé *« né sans vie »* alors que le bébé bougeait encore sur la table d'accouchement, que oui ils ont pu donner un prénom mais que non cela ne leur suffit pas, etc. Bref des parents qui réfutent qu'une loi, des administrateurs décident pour eux de ce qu'ils ont à faire relativement à leur bébé, même s'ils comprennent intelligemment ce qu'est une loi. À travers ces papiers c'est tour à tour une reconnaissance officielle *« aux yeux de tous »*, une reconnaissance sociale de la perte et de leur statut de parents endeuillés, et un administratif animé qu'ils quêtent encore. La loi étant la loi, il arrive que certains parents s'appuient à défaut, sur le certificat d'accouchement qui peut leur être fourni par l'équipe médicale. Mais il y a en parallèle un tout autre versant de l'administratif, celui des professionnels qui le gèrent et qui peuvent commettre des erreurs et des impairs, comme autant de couteaux dans la plaie pour les parents qui les reçoivent.

« L'erreur étant humaine », les parents peuvent avoir à vivre ce qui suit : *« Un papier de la sécu qui n'avait pas enregistré notre courrier de déclaration de grossesse, qui envoyait donc les papiers pour la suite et qu'il a fallu rappeler pour leur dire que je n'étais plus enceinte »*, *« un déplacement pour expliquer à la dame du guichet que mes bébés (des jumeaux) étaient morts : elle ne voulait rien savoir par téléphone et voulait un papier ou constater que mon ventre était vide »*, *« un papier de la CAF qui n'avait pas fait son boulot de transmission à la CPAM, résultat on a dû rembourser et faire un tas de paperasse »*, *« une lettre des spécialistes que nous avions rencontrés pour avis suite au diagnostic et qui n'avaient pas transmis leur pronostic à temps. Cette lettre disait que finalement ils n'étaient pas si sûrs que ce soit aussi grave que cela. Nous venions de décider et de faire l'IMG »*, ou encore lettre arrivée annonçant entre autres résultats, le sexe du bébé alors que parents ne voulaient pas savoir.

Outre toutes ces traces relatives au bébé, le retour à la maison est aussi le temps de l'expression du corps maternel. Il y a en principal la montée de lait, les traces corporelles de la grossesse et de son interruption, et le retour de couches.

Concernant la montée de lait, il est prescrit aux femmes des médicaments pour la stopper mais qui rendent bon nombre *« malades »*. Une montée de lait s'affirme quand même parfois (un peu à l'image de ces

grossesses outrepassant une contraception pourtant effective) avec des femmes qui taisent alors cette réalité parce que finalement cela ne les gêne pas ou qui la subissent parce que là encore *« j'ai du lait mais pas de bébé »*.

Il y a la ponctuation de traces sur ce ventre. Telle une cicatrice de césarienne qui n'a pas permis de sauver le bébé mais ramène inlassablement et à vie à ce drame. Tels les petits points rouges traces des piqûres successives de l'IMG et qui ne s'effacent pas même longtemps après, des fois même se réactivant à la grossesse suivante. Tels les kilos de grossesse qui disent la réserve fomentée pour l'absent.

Il faut souligner à ce propos que si les mères veulent dans un même temps en finir *« avec tout cela »* puisqu'il en est ainsi du décès du bébé, elles ne se résignent pas comme ça et cherchent inconsciemment à le retenir encore. Pour les kilos par exemple, elles peuvent les perdre, ne les supportant plus mais dès qu'ils ne sont plus là, les regretter presque ou totalement. Il arrive qu'elles trouvent de même les ponctuations physiques précitées obsédantes, à l'image *« d'un matricule »* dont elles ne pourraient se défaire ou au contraire comme quelque chose qu'elles ont *« dans la peau »* et qui à mi- mots n'est pas pour leur déplaire.

Telle enfin *« le retour de couches »*, terme singulier ainsi nommé pour signifier le retour des règles. C'est une période confusionnante s'il en est, avec des saignements post-accouchement qui parfois durent des jours et des semaines, comme pour signer une autre nature de saignement et peut être s'inscrire dans une continuité de ce qui a précédé et qui ainsi se déroule encore. Ambivalence donc avec un retour qui marque définitivement la fin physiologique de la grossesse perdue avec en même temps celle de sa maternité biologique. Retour qui ramène et rappelle aussi au cycle de la féminité et amorce inévitablement la perspective déjà potentielle ou non, d'envisager le projet d'une prochaine grossesse.

Et puis pour les parents et les mères en tout cas, il y a les retours sur sites avec les rendez-vous médicaux (à commencer par la visite au gynécologue pour voir si *« tout a bien repris sa place et son cours »*) et pour les résultats de l'autopsie quand elle a été demandée et acceptée par les parents. Revenir *« là »*, c'est refaire le chemin d'entrée le jour où tout a basculé, et celui de la sortie, et tout revivre ou alors le refouler, et pour certains *« c'est tout un monde »* quand déjà rien que passer près de l'hôpital en voiture est une épreuve. C'est recroiser là le médecin si respecté depuis ou à l'inverse qu'on ne veut plus croiser. C'est attendre longtemps parfois sur une chaise côte à côte avec des femmes enceintes sur lesquelles on ne projette que *« la chance qu'elles ne mesurent pas »* et *« se mordre tout l'intérieur de la bouche jusqu'au sang pour ne pas partir spontanément »*. ●●●

Vive blessure

Nathalie Lancelin-Huin, *Grossesse interrompue : quand la mort nous dit la vie*, Mon petit éditeur, 2014, 20 euros.

Cet ouvrage aborde la blessure vive de perdre une grossesse (FC, GEU, MFIU et IMG), un bébé à venir et de voir sa trajectoire de vie brutalement modifiée. Riche de son expérience en maternité auprès des couples, des bébés et des équipes, Nathalie Lancelin-Huin détaille ici la traversée de cette épreuve avec réalisme et délicatesse, sans occulter les questions de fond. Elle livre alors ce que les parents concernés lui ont patiemment enseigné. Le commun et l'unique. Chose plus rare, elle consacre un chapitre à la place de l'homme et du père dans cette épreuve, et à l'impact de celle-ci sur la dynamique du couple, de la famille et notamment de la fratrie. Sensible à la continuité, elle évoque alors la question du désir d'un enfant à nouveau et les étapes singulières de la grossesse suivante souvent pressentie par les couples comme anxieuse. Sans tabou ni théorie, cette professionnelle de terrain nous invite finalement à choisir d'entrer dans cette épreuve plutôt qu'à la subir.